la partie chirurgicale ont revu l'ensemble de cette édition, pour laquelle beaucoup de chapitres ont été refaits en entier, et nous pouvons ajouter qu'il n'est aucune partie qui n'ait reçu d'eux d'importantes corrections et de notables additions.

Malgré cette augmentation de matières nécessitée par les progrès incessants des sciences médicales, les auteurs n'ont pas cru devoir augmenter le nombre de volumes de cette quatrième édition ; par une combinaison typographique mieux entendue, ils ont pu faire entrer 38 lignes à la page, au lieu de 32 lignes que contenaient les pages de la troisième édition ; ils donnent donc réellement la matière d'un volume de plus, tout en restant dans les limites qu'ils s'étaient imposées.

Paris, le 20 novembre 1843.

PRÉFACE.

La génération médicale actuelle est élevée dans le culte exclusif de l'observation et le dédain des théories. On lui dit et on lui répète sans cesse que tout l'art est dans l'observation, et que tous les systèmes sont vains, toutes les hypothèses erronées. On lui enseigne, en un mot, à ne croire et à n'admettre que ce que ses sens lui démontrent, et à se défier toujours de son intelligence.

Et cependant l'homme est doué des deux facultés d'observer et de créer des théories. Ne les posséderait-il donc toutes deux qu'à la condition de ne se servir que de l'une d'elles ? L'intelligence est-elle donc condamnée à cette mutilation éternelle ? A-t-elle donc trop de toutes ses facultés pour procéder à la recherche et parvenir à la découverte de la vérité? La synthèse et l'analyse ne sont-elles donc plus au même titre les guides de l'esprit humain dans la voie scientifique?

Non, les faits, quelque nombreux et quelque bien observés qu'on les suppose, ne constitueront jamais une science. Ils n'en sont et n'en peuvent être que les matériaux. Comme les blocs de pierre ou de marbre qui doivent entrer dans la construction d'un édifice, chacun d'eux possède, il est vrai, sa valeur intrinsèque, mais ils n'acquièrent définitivement toute celle dont ils sont susceptibles que lorsque la main de l'ouvrier les a mis en œuvre, et que le génie de l'architecte, les coordonnant dans une même pensée et pour une destination commune, en a fait un monument.

Là où il n'y a pas de théorie, il n'y a pas de science. L'observation elle-même reste imparfaite et superficielle si la théorie ne la guide et ne l'éclaire de son flambeau, et les rares enseignements qu'elle donne à l'expérience ne sont

que des leçons de routine et d'empirisme. C'est que les faits ne se montrent à l'observateur que sous leurs aspects les plus grossiers et les plus apparents, et qu'il faut l'œil curieux et savamment investigateur du théoricien pour en explorer tous les contours, découvrir leurs faces les plus secrètes, et démêler les rapports cachés qui les unissent. C'est que, silencieux et muets devant l'observateur impassible et froid, et qui se borne à les constater et à les compter, ils ont une voix et des réponses pour l'homme à qui la théorie a donné le secret de les interroger avec l'art, la méthode et la *passion* convenables. C'est, enfin, que la théorie seule peut formuler en préceptes clairs et en lois applicables leur langage incertain et confus. Bien plus, il n'y a pas de progrès possibles dans les sciences sans théorie. L'esprit humain, disions-nous dans la préface de notre seconde édition et répéterons-nous dans celle-ci, ne s'élance pas d'un bond de la première observation des faits à la hauteur des dernières prévisions scientifiques, sa faiblesse ne le lui permet pas; il faut qu'il fasse une première généralisation pour pouvoir s'élever à une seconde, une seconde pour parvenir à une troisième, et ainsi de suite: chaque généralisation, chaque théorie est pour lui comme un relai, où il doit prendre de nouvelles forces et de nouveaux guides pour continuer sa route.

L'histoire entière de la chimie nous fournit un long et éclatant témoignage à l'appui de ces vérités. Autant de temps que, sous le nom d'alchimie, elle ne sait qu'entasser des faits et enregistrer des recettes et des arcanes, elle n'a pas même la conscience de son objet et de son but; elle se fatigue à la poursuite de deux chimères, la pierre philosophale et la panacée universelle, et elle est reléguée par tous les hommes sérieux, avec l'astrologie judiciaire et la magie, parmi les plus délirantes folies de l'esprit humain. Mais aussitôt que la théorie vient à rassembler ces faits épars, objets de son étude, voyez comme tout change immédiatement. La chimie

naît de ce moment; elle prend connaissance de son domaine et de ses limites; elle se sent une direction et un but; elle devient par conséquent une science. Et remarquez que chaque jour l'observation gagne en exactitude et en précision à mesure que la théorie se perfectionne, et que les applications de la science suivent le même progrès sous la même influence. Enfin nous la voyons aujourd'hui, placée entre une théorie insuffisante et celle qui doit lui succéder mais qui n'est pas encore éclose, confuse, embarrassée dans sa marche, menacée de retomber en poussière, et préservée seulement de cette disgrégation par la théorie qu'elle quitte avec raison, mais dont elle reçoit encore ce service tout en la dédaignant. Nous trouverions au besoin une autre preuve de la vérité de ce que nous avançons dans la météorologie. Les expériences et les observations s'y nombrent par milliers, et cependant la science n'existe pas encore. Que lui manque-t-il pour se constituer? une théorie.

D'où viennent donc les préventions de la plupart des médecins contre les idées théoriques? De plusieurs causes, dont nous signalerons les principales. Ils voient que l'empirisme a doté l'art de guérir d'un bon nombre d'heureuses applications pratiques, et ils se hâtent d'en tirer la conséquence que l'expérience sans théorie, ou l'empirisme, ce qui est la même chose, doit être le seul guide des médecins au lit des malades. Ils voient, d'un autre côté, que les théories conduisent souvent à des applications fausses, exagérées, dangereuses, et ils en concluent qu'il faut s'en défendre et les bannir de l'étude de la médecine. Ils voient enfin que les théories passent et que les faits seuls subsistent, et ils se disent que les faits seuls sont vrais, et que les théories ne servent qu'à égarer l'intelligence.

Les prémisses sont vraies, mais les conséquences sont fausses. L'empirisme a sans doute enrichi la thérapeutique de plusieurs découvertes utiles; mais n'a-t-il pas fait de même dans toutes les branches des connaissances humaines?

L'art de la navigation, la mécanique, les arts chimiques, etc., ne doivent-ils pas un grand nombre de leurs procédés à l'empirisme ? en a-t-on tiré la conséquence que ces arts ne devaient pas reconnaître d'autre guide? Les théories astronomiques, physiques et chimiques, ont certainement causé bien des mécomptes et entraîné plus d'un naufrage; en a-t-on conclu qu'il fallait proscrire la théorie de l'étude de ces sciences? Enfin, ces théories, moins mobiles, il est vrai, que celles de la médecine, et nous verrons bientôt pourquoi, ces théories ont changé pourtant, et l'on n'en a pas fait contre elles un titre de proscription absolue. Il y a donc inconséquence flagrante à exiger davantage des théories médicales que des autres théories scientifiques, et à appliquer à la médecine des principes philosophiques différents de ceux que l'on suit avec succès dans les autres sciences.

Notre intention n'est pas de produire ici toutes les preuves qui déposent en faveur de l'indispensable nécessité des théories. Un tel travail excéderait nos forces, et ne pourrait d'ailleurs être suffisamment développé dans les bornes étroites d'une préface. Mais on se fait généralement de très fausses idées sur les théories en médecine; on les veut parfaites, on les veut immuables, on croit qu'elles ne doivent être qu'une déduction logique des faits; et toutes celles qui n'offrent pas ces trois caractères, on les repousse, sans réfléchir qu'il faudrait les rejeter dans toutes les sciences; enfin on se trompe sur leur rôle, leur importance, et même sur leur mode de formation: nous devons donc ajouter quelques développements à cet égard.

Aucune science n'est achevée, aucune théorie par conséquent n'est parfaite. La science absolue donnerait à l'homme une puissance infinie; c'est assez dire qu'il ne l'atteindra probablement jamais, et c'est dire aussi que les théories laisseront toujours beaucoup à désirer. Toutes les sciences ne sont pas parvenues au même degré d'avancement; elles

s'échelonnent sur la voie du progrès, on n'y a pas pris garde, en raison et dans l'ordre du degré d'intimité avec lequel elles embrassent les corps de la nature et de la profondeur à laquelle elles pénètrent l'essence et les propriétés de la matière : ainsi l'astronomie, qui se borne à peser des masses, à mesurer des distances et à calculer des mouvements, et la géométrie, qui s'arrête aux lignes et aux surfaces, marchent à la tête des autres sciences pour la certitude des applications et pour la perfection des théories; la physique, qui commence à s'emparer des corps pour en connaître les propriétés sensibles, vient en seconde ligne ; la chimie, qui demande aux molécules mêmes de la matière le secret de ses combinaisons, se place au troisième rang; et la médecine enfin, qui aborde les phénomènes les plus compliqués de la nature, et dont chaque problème se compose *au moins* de la réunion de plusieurs problèmes de physique et de chimie, difficiles à résoudre quand on les envisage isolément, la médecine, disons-nous, la première de toutes par son but, par l'objet de ses études, par l'immensité du champ de ses recherches, est la moins avancée des sciences, par la raison toute simple qu'elle est la plus difficile et qu'elle sonde des mystères plus profonds que toutes les autres. Ses théories doivent donc aussi être plus imparfaites et par conséquent plus changeantes.

Chaque science a sa théorie spéciale, puisque chacune d'elles possède ses faits particuliers et se propose un but différent. C'est donc à tort que l'on tente d'expliquer les phénomènes de la santé et de la maladie par les lois de la chimie et de la physique; autant vaudrait prétendre trouver la raison des phénomènes célestes, celle des ondulations lumineuses ou sonores, et celle des combinaisons des corps, dans les lois qui régissent les actes de la vie. Les sciences sont sœurs, sans doute, aucune d'elles ne peut vivre isolée; les lignes de démarcation qui les séparent sont si peu tranchées qu'elles se confondent par plusieurs points de contact,

et que l'on ne sait souvent si certains faits font bien réellement partie du domaine de celle qu'on étudie, ou s'ils appartiennent à celle qui la précède, ou à celle qui la suit; leurs progrès sont solidaires enfin, et elles se prêtent un réciproque et continuel secours. Que la physique et la chimie viennent donc en aide à la médecine; mais prétendre qu'elle doit s'asservir à l'une ou à l'autre de ces deux branches des connaissances humaines, c'est vouloir la rayer du nombre des sciences pour n'en plus faire qu'une dépendance ou une partie de la physique ou de la chimie; c'est remonter le cours de l'esprit humain, et commencer un pas rétrograde vers le point de départ de l'intelligence humaine, vers cette époque d'inévitable confusion où il n'y avait qu'une science qui les embrassait toutes. Nous comprendrions mieux, sans la justifier, la prétention de la médecine à imposer ses conceptions théoriques aux autres sciences; car l'homme est l'objet de son étude, et l'homme, ce microcosme, ce monde en miniature des anciens, doit contenir en lui tous les phénomènes et toutes les lois de l'univers.

Dans toute science, la théorie est changeante et mobile, parce qu'elle est progressive et perfectible, et parce que, l'observation et l'expérience agrandissant incessamment le domaine des faits, l'horizon doit sans cesse s'élargir, et les points de vue s'étendre dans la même proportion. Mais à chaque théorie qui tombe pour faire place à celle qui doit lui succéder, on méconnaît les services qu'elle a pu rendre; on oublie qu'elle a eu sa raison d'existence, puisqu'elle a vécu un certain temps et rallié des convictions; on la critique avec amertume, lorsqu'il faudrait se borner à dire qu'elle est devenue insuffisante; on traite de rêveur le savant qui l'avait conçue; et comme ce reproche se reproduit à l'occasion de toutes, et que toutes sont l'œuvre des hommes d'élite de chaque science, il en résulte que ce sont les hommes les plus distingués et réputés les plus capables que l'on taxe de folie. Doit-on s'en étonner quand on retrouve le même fait

dans le monde des idées sociales et religieuses? Aux yeux de la plupart des hommes, toute religion qui s'éteint n'est-elle pas un tissu d'absurdités, et tout prophète un imposteur? En est-il beaucoup qui sachent ou veuillent avouer que les religions du passé ont eu une mission progressivement civilisatrice à remplir, et qu'elles ne sont mortes qu'après l'avoir accomplie? Pourquoi le sort des théories scientifiques serait-il différent? Idées synthétiques de même nature, quoique s'appliquant à des faits d'un autre ordre, elles doivent subir les mêmes vicissitudes: elles doivent changer comme elles, progresser comme elles, et périr successivement comme elles. Exiger d'elles l'immutabilité, ce serait condamner les sciences au repos et leur interdire tout progrès ultérieur; les mépriser quand elles se meurent, c'est méconnaître le rôle qu'elles ont rempli et les services qu'elles ont pu rendre.

Enfin, on ne déduit pas les théories de l'observation et du simple rapprochement des faits; on les trouve sans les chercher; on les invente, on les crée. Jamais une théorie n'est sortie, comme on le prétend, aucune ne sortira jamais, comme on l'espère, d'une collection de faits, quelque nombreux, bien observés et bien comptés, qu'on les suppose. Les théories ne se déduisent pas comme les corollaires; c'est un acte spontané de l'intelligence qui les enfante. Elles éclosent dans les cervelles humaines par une sorte d'inspiration, par une opération mystérieuse de l'esprit qu'il est impossible d'analyser. C'est bien toujours le savant qui possède le mieux tous les faits d'une science qui conçoit les bonnes idées théoriques; mais un seul fait qui le frappe lui suffit pour les créer. Newton voit tomber une pomme, et la théorie de l'attraction germe dans son cerveau. L'homme médiocre, l'esprit spéculatif, celui qui ne possède pas bien les faits de la science dont il s'occupe, s'arrête à l'hypothèse qu'il a imaginée, et ne la vérifie pas par les faits: cela ne lui est pas possible. L'homme de génie, au contraire, la soumet à cette

épreuve; il ne la livre au monde qu'après l'avoir essayée à cette pierre de touche, et s'être assuré ainsi qu'elle est de bon aloi. Voilà ce qui distingue les bonnes théories des mauvaises, et non leur mode d'origine ou de formation avant ou après les faits, *à priori* ou *à posteriori*, comme on dit dans le langage des écoles : car la méthode *à posteriori* ne permet de s'élever qu'à de petites généralisations ; toutes les grandes théories se conçoivent *à priori*, et ne sont jamais le produit d'une déduction logique.

On ne nous prêtera pas, nous l'espérons, la pensée de vouloir sacrifier l'observation à la théorie. Un disciple de Kant peut seul dire qu'il méprise les faits. Nous qui ne sommes pas de cette école de rêveurs, nous proclamons notre amour de l'observation, patiente, précise, exacte, minutieuse, et qui recourt à tous les moyens possibles, y compris les chiffres, pour acquérir ces qualités. Mais nous voulons que l'on restitue aux théories toute l'importance du rôle qui leur appartient dans l'œuvre scientifique. Nous désirons qu'une alliance indissoluble se forme entre ces deux moyens de connaître, destinés à s'éclairer l'un par l'autre, et à se servir mutuellement de contre-épreuve; car c'est le seul moyen d'imprimer à la médecine une marche véritablement progressive, et de mettre un terme à ces disputes éternelles entre les théoriciens et les observateurs, dans lesquelles aucun des deux partis n'a jamais complétement tort ni complétement raison, parce que chacun d'eux ne voit et ne défend qu'une moitié de la vérité. Nous désirons enfin voir cesser l'état d'anarchie qui règne aujourd'hui dans notre belle science; et comme nous sommes convaincu que ce but ne peut être atteint que par une communauté de principes philosophiques qui fassent converger tous les travaux et toutes les pensées dans la même direction et vers le même but, nous élevons notre faible voix pour les proclamer, avec l'espérance que d'autres, à la voix plus imposante et plus écoutée, s'empareront de ce drapeau, et le porteront

assez haut et avec assez d'éclat pour rallier autour de lui les médecins dispersés aujourd'hui dans vingt routes contraires, et les faire marcher d'ensemble à la conquête de la vérité et au perfectionnement de la science.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, nous nous sommes proposé un but beaucoup plus modeste en nous livrant à cette rapide discussion : nous avons voulu tout simplement montrer que ce n'est pas sans des motifs sérieux que nous conservons à l'ouvrage dont nous publions aujourd'hui la quatrième édition, les couleurs théoriques qu'il a portées dans les premières. On comprendra maintenant que, s'il reste théorique, c'est qu'à nos yeux il n'y a pas de science possible, et par suite pas de livre scientifique digne de ce nom, sans théorie. Le recueil de faits le plus sec porte encore à chaque page l'empreinte des théories qui ont animé son auteur. Anciennes ou nouvelles, étrangères ou siennes, elles percent à son insu dans les mots mêmes qu'il emploie dans le seul but de raconter, parce que nul homme ne peut laisser sommeiller assez profondément sa faculté de juger qu'elle ne vienne teindre de quelques reflets le récit le plus décharné. Notre livre reste théorique au point de vue de la théorie de l'irritation; non que nous considérions cette théorie comme complète et définitive, nous avons dit qu'il n'en existerait probablement jamais qui réunisse ces deux conditions, mais parce qu'en signalant une analogie évidente entre plusieurs grandes catégories de faits jusque là séparées (1), elle nous a rapprochés de la théorie générale qui doit embrasser un jour tous les faits de la médecine, et fait faire par conséquent un progrès incontestable à la science, et parce que, n'étant pas encore remplacée comme elle doit l'être tôt ou tard par une théorie plus large, elle conserve, malgré son imperfection et son insuffisance, la valeur que

(1) Les inflammations, les névroses, les hémorrhagies, les sub-inflammations, les hyperdiacrisies, et les hypertrophies.

nous venons de lui reconnaître. Il reste théorique, enfin, parce que, sans théorie, la pratique n'est que de la routine, et que nous ne voulions pas faire un recueil de recettes et de formules.

Mais en voilà assez sur ces questions de méthode. Il nous reste à aborder une question de doctrine, qui touche au cœur même de la science médicale, que l'on tranche aujourd'hui avec une outrecuidance sans pareille, qui ne nous paraît rien moins que jugée dans le sens qu'on semble le croire assez généralement, et sur laquelle nous ne pouvons nous dispenser de dire ici quelques mots. Nous serons bref, car le temps et l'espace nous pressent, et nous craindrions de fatiguer nos lecteurs.

Depuis quelques années, une réaction s'est manifestée contre les principes de l'école anatomique et physiologique fondée par Broussais; et, sans qu'il y ait eu de lutte sérieuse d'engagée, et par conséquent de défaite ni de victoire, les chefs de cette croisade sonnent tous les jours les fanfares du triomphe. A les entendre, l'*anatomisme* et le *physiologisme* sont morts; il n'y a plus qu'à leur faire les honneurs de la sépulture. Disposant de tous les organes de la publicité, ils entonnent chaque matin leur chant triomphal; et comme personne n'essaie de leur répondre et ne vient les troubler dans leur innocente joie, ils disent que ces doctrines n'existent plus, puisqu'elles se taisent, et que leurs défenseurs sont aux abois. Et la foule de les croire et de répéter en chœur: l'*anatomisme* et le *physiologisme* ont vécu. Qu'ils se désabusent cependant; leur triomphe n'est pas aussi certain qu'ils feignent de le croire. On peut bien pour un certain temps obscurcir la vérité à force de sophismes; mais il suffit ordinairement d'un souffle pour la faire sortir plus éclatante et plus belle du manteau de brouillards dont on l'avait enveloppée.

En présence de doctrines qui enseignaient qu'il existait des maladies essentielles, c'est-à-dire des maladies existant

par elles-mêmes, indépendamment de tout désordre de l'organisation; qui disaient, au contraire, que lorsqu'on rencontrait des lésions dans les cadavres à la suite de ces maladies, comme après la plupart des autres, ces lésions étaient l'effet de la maladie et non pas ses causes; qui faisaient par conséquent de la maladie une sorte d'être à part, portant en lui ses conditions propres d'existence, et, par une conséquence forcée, en étaient venues à prétendre que l'étude de l'anatomie pathologique était une affaire de pure curiosité, et que la physiologie était le *roman* de la médecine (1); en présence de ces doctrines généralement adoptées, Broussais est venu dire, et c'est là son plus beau titre de gloire et ce qui le pose réellement en chef d'école : Il n'y a point de maladies essentielles; toutes dépendent d'une lésion matérielle des organes, et l'art du médecin doit consister à rechercher dans les maladies quel est l'organe malade, quelle est la nature des modifications qu'il a éprouvées, et ce qu'il faut faire pour le ramener à ses conditions normales. Ces paroles étaient graves; elles avaient une portée immense; elles posaient les bases d'une science nouvelle.

Il s'agissait, en effet, de prendre désormais le contre-pied, pour ainsi dire, des doctrines en faveur. Il s'agissait de demander aux cadavres le secret de la nature des maladies, et par conséquent de réhabiliter l'anatomie pathologique. Il s'agissait de remonter des symptômes aux organes malades, c'est-à-dire des troubles fonctionnels aux agents des fonctions, et par la nature du trouble d'apprécier la nature de la lésion matérielle; par conséquent de réhabiliter la physiologie. Il s'agissait enfin de changer la base des indi-

(1) Tous les faits ont une valeur, et il est au moins singulier que ce soient les partisans exclusifs de l'observation qui aient contesté l'utilité des faits d'anatomie pathologique et de physiologie. Une doctrine est jugée quand elle écarte deux ordres de faits aussi importants; elle est nécessairement fausse, puisque des faits l'embarrassent et ne peuvent trouver d'asile dans son cadre.

cations thérapeutiques, de les faire consister, à l'avenir, à rétablir dans son intégrité première l'organisation altérée des solides ou des liquides (1), et non plus à combattre des entités morbides, êtres sans corps, abstractions insaisissables; ou des humeurs, de l'atrabile, de la pituite; ou des lésions de propriétés vitales, enfants de l'imagination qu'il n'était jamais possible d'atteindre. C'était, comme on le voit, donner d'autres bases à la connaissance de la nature des maladies, à leur diagnostic, à leur traitement; c'était sortir la médecine du domaine des suppositions pour l'établir sur le terrain solide de l'organisation; c'était faire pour elle ce qui avait été fait avec tant de succès pour la chirurgie; c'était, en un mot, toute une révolution.

Nous ne nous arrêterons pas à répondre aux objections qui ont été dirigées contre cette doctrine, touchant l'impossibilité où l'on est quelquefois de déterminer le siége anatomique de certaines maladies pendant la vie, la difficulté d'apprécier dans quelques cas sur les cadavres la valeur, la nature, et même l'existence des lésions matérielles, la difficulté d'établir parfois un rapport exact entre les symptômes et les lésions auxquelles on veut les rattacher; touchant enfin les inconvénients, les dangers même qui peuvent résulter pour le traitement d'une fausse détermination du siége et de la nature d'une maladie : objections que l'on peut adresser à toutes les doctrines, objections vingt fois réfutées

(1) On nous dira peut-être que Broussais, en donnant le précepte de rechercher toujours l'organe malade, excluait par cela même les altérations des liquides du nombre des maladies; mais on sait qu'il a protesté le premier contre le solidisme exclusif de Pinel, qui classait le scorbut parmi les lésions organiques, en professant que cette maladie dépendait d'une altération de la fibrine du sang. Nous l'avons souvent aussi entendu dire que les fièvres marécageuses dépendaient d'un empoisonnement miasmatique. Il admettait donc des altérations des liquides; et en recommandant la recherche de l'organe malade on peut croire, ou qu'il sacrifiait la justesse de la pensée à la concision du précepte, ou que pour lui le sang était un organe liquide, pensée que nous lui avons souvent entendu exprimer.

et toujours reproduites, que l'on ne se fera pas faute de reproduire encore, et qui ne prouvent qu'une chose, c'est qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre et à savoir avant que la science ne soit achevée et ne laisse plus subsister aucune incertitude dans les esprits. Nous nous bornerons à faire remarquer que cette doctrine est le développement et la formule définitive de la pensée qui dirigeait les travaux des Bonet, des Morgagni, des Baillie, des Portal, des Laënnec, etc., quand ils cherchaient à surprendre le principal secret des maladies dans les dépouilles des cadavres; que la tendance du progrès, depuis Hippocrate jusqu'à nous, a été évidemment de faire la part de plus en plus grande à l'organisation dans l'explication des phénomènes de la santé et de ceux de la maladie; qu'une maladie est d'autant mieux connue sous tous les rapports, que l'on sait mieux son siége anatomique dans les liquides ou les solides; enfin, que tous les travaux publiés depuis vingt-cinq ans, même par les adversaires de cette doctrine, en portent le cachet et doivent leur principal mérite à ce qu'ils en ont reçu l'empreinte.

Quels sont donc ceux des principes de cette doctrine que l'on a renversés? Aucun, que nous sachions, n'a reçu la plus légère atteinte; tous sont encore debout. L'école anatomique et physiologique, dégagée de quelques erreurs et de quelques exagérations inévitables aux débuts de toute idée générale qui vient s'établir dans le domaine des faits, est aussi pleine de vie qu'à sa naissance. Un moment étourdie par le bruit d'une turbulente réaction, elle se remet enfin de son étonnement passager; et bientôt, mieux comprise et mieux jugée, elle reprendra sur les esprits l'ascendant que l'on aura vainement tenté de lui ravir, et ressaisira le rôle auquel ses destinées l'appellent. L'avenir lui appartient.

L.-Ch. ROCHE.

Paris, le 20 novembre 1843.